



Jérôme Bonnetto *Vienne le ciel* L'Amourier, 2006.

par Michel Arrivé \* (Boojum-mag.net)

Pour parler d'un livre, il vaut mieux, n'en déplaise à Pierre Bayard, l'avoir lu. L'avoir lu de bout en bout, " littéralement et dans tous les sens ". Rien n'empêche de commencer par le début : le titre, *Vienne le ciel*, avec son évocation apollinarienne. Il ne se justifie pleinement, dans sa littéralité, que dans les ultimes pages du texte, dans cette quête du ciel opérée conjointement – et tragiquement – par Alexandre et sa " Maman ". Mais il sous-tend constamment l'ensemble du texte.

Après le titre vient la dédicace, " à Emmanuel Dieu ". Elle surprendra sans doute bien des lecteurs : ils n'identifieront pas d'emblée le personnage du plus beau des romans de Jarry, *L'Amour absolu*. Oui, Emmanuel Dieu est Dieu pour la plus irréfutable des raisons : il s'appelle Dieu. Car Dieu est son nom, dans tous les sens de l'expression. La Mère de Dieu ? C'est, nécessairement, la Vierge. Cette dédicace à Emmanuel Dieu est, à proprement parler, un programme, au sens le plus précis du terme : elle écrit à l'avance certains des aspects les plus spécifiques du texte.

Je n'insiste pas, ce serait sans doute trop pédantesque, sur la présence constante de Jarry dans le roman de Jérôme Bonnetto. Je ne parle pas du Jarry d'Ubu roi, dont on aperçoit cependant l'oneille dans la redondance du motif de la trappe. Non, je pense aux romans de Jarry, et spécifiquement à *L'Amour absolu*. *L'Amour absolu* est présent de façon multiforme : dans certains détails d'expression (la belle métaphore, entre plusieurs autres, des " deux loups de ses yeux "), la syntaxe, souvent nominale, avec ou sans le verbe être. Et surtout la trame même du récit : Ada (autre nom d'Adelaïda) Krocino est à la fois la femme aimée et la mère, comme il est dit explicitement : " Voilà Ada c'est elle ma mère ". Et ce sont les errances d'Ada de Prague à Prague en passant par le Japon qui donnent lieu au récit. De la virginité d'Ada jusqu'au moment où elle supplie Alexandre (autre nom d'Emmanuel Dieu ?), son fils, de laisser tomber la pierre – " c'est facile elle n'est pas lourde " – sur sa nuque découverte.

Mais bien sûr on se tromperait du tout au tout si on voyait dans le texte de Jérôme Bonnetto un " pastiche " de Jarry. La spécificité de ce très beau roman, c'est la pluralité des voix. Mais il faut ici laisser au lecteur le soin de repérer – c'est-à-dire, souvent, de chercher – qui parle, à tout instant du roman. Qui parle, ou qui écrit. Car il y a aussi cette voix particulière de la lettre, celle qui s'est écrite, qui s'écrit encore, dans les carnets d'Alexandre. Essoufflée, haletante, sans ponctuation, elle accueille, à la fin, la voix tragique d'Ada.

Je m'avise, au moment de clore ce trop bref essai de lecture, que je ne suis pas remonté aussi loin qu'il fallait. Je suis parti du titre. Il fallait remonter encore plus haut, et ne pas oublier la couverture. Elle comporte une photo. Celle de la bague d'un objectif, un " Zoom Canon 20-80 mm ". Au sein du cercle de la bague, une jeune femme très belle, vue de dos, la nuque, blanche, découverte, sous des cheveux blonds que, de ses deux mains, elle tient relevés. Exactement dans l'attitude qui est celle d'Ada, la mère, quand elle implore Alexandre, à la fin du roman. La photo de la couverture, on l'a compris, fait partie intégrante du texte. Aussi bien par la femme qu'elle figure que par la bague de l'objectif : c'est celle-là même qu'Alexandre tourne pour photographier les jeunes filles " contre les remparts de la vieille ville ". Et Ada, Adelaïda, en tous lieux.

## Ada ou l'anamorphose

par Jérôme Goude \* (*Le Matricule des anges*)

*Hybride et poétique, le premier roman de Jérôme Bonnetto révèle les affres d'une passion soumise à l'œil insatiable d'un objectif photographique.*

Dans le café français de Josefov à Prague, Ada Krocinova, énamourée et fébrile, attend Alexandre, un jeune photographe français. Perdue dans la contemplation d'une affiche représentant le célèbre café de Flore, absorbée par la rémanence de quelques vers de "Zone" d'Apollinaire, Ada attend celui à qui elle fera le don de son amour absolu. Celui pour qui elle sacrifiera sa virginité. Dans sa chambre, après s'être offerte, Ada compulsive le petit carnet mauve d'Alexandre et s'identifie à l'objet idéal de sa quête improbable : être cette "femme dans l'étourdissement d'un finalité intérieure avec la rue et le ciel pour seuls témoins avec ce désir pulvérisé pour plus grande force". Amoureuse, elle quitte Prague et s'installe chez Alexandre, à Paris.

Alexandre est obsédé et par le souvenir d'une mort inconsolable et par son appareil photographique. À Paris, il conduit Ada au Père Lachaise, sur la tombe de Marie Longchamp, sa mère. Celle dont il imaginait qu'elle "détenait les clés de l'énigme" et pour qui son propre regard "pouvait changer quand il oubliait l'espace d'un instant qu'il était son fils", semble s'interposer subrepticement entre les deux amants. Mais le ventre d'Ada n'est-il pas aussi le "point des armes des coupures des balafres des entailles incisions dissections arrachements"? Partout où il se trouve, dans l'intimité ou dans les rues parisiennes, Alexandre darde son "œil de cyclope" et déclenche la cataracte photographique. A l'instar du japonais Nobuyoshi Araki dont l'acte photographique a entièrement investi la sphère privée, Alexandre additionne les clichés du corps diffracté d'Ada. Cet art hante à la fois l'imaginaire d'Alexandre et Vienne le ciel. Photographe, Jérôme Bonnetto y intercale en effet maintes références à la technique et à l'histoire de la photographie. Il vient d'ailleurs de publier un recueil de photos agrémentés de textes coécrits avec Claire Legendre, *Photobiographies* (Ed. Hors Commerce, 2007).

De plus en plus esseulée, captivée par le "regard froid de l'objectif", Ada est comme prise dans le cristal des fantasmes d'Alexandre. Quand bien même il n'aurait qu'un désir pétrifié, elle résiste et part avec lui au Japon. Confrontée à des scènes violentes et humiliantes, elle fuit Tokyo pour rejoindre les "glaces de Pétersbourg". Elle tente alors de se libérer d'un sentiment de vitrification en se jetant dans la Néva. Comme dans "Le Portrait ovale" d'Edgar Allan Poe où la représentation annule progressivement le modèle, Ada semble avoir fait l'expérience douloureuse de la néantisation subjective. Faut-il croire pour autant que le visage d'une morte amoureuse apparaissait déjà, en anamorphose, sur les nombreux clichés d'Alexandre? De retour à Prague, cette "fleur abusée en abysse" est comme rivée à l'espoir d'un renouveau. C'est que, du "cadavre d'une femme amoureuse", une mère peut toujours naître...

Vienne le ciel est un étrange "précipité" dans lequel des corps hétérogènes s'agrègent de façon subtile. Pareille à l'objectif photographique d'Alexandre, la prose poétique de Jérôme Bonnetto multiplie les plans et les points de vue narratifs. Si l'histoire d'Alexandre et d'Ada évoque immanquablement l'idylle incestueuse d'Ada ou l'Ardeur, le roman de Nabokov, l'écriture baroque de *Vienne le ciel* épouse son érotique mortifère et stylisée, sa syntaxe du chaos. La langue syncopée et redondante des soliloques d'Alexandre et d'Ada illustre parfaitement leur dérégulation sentimentale.

Et Jérôme Bonnetto trouve les mots justes pour dire le vertige de l'amour.

\* Jérôme Goude  
Critique littéraire au  
**Matricule des Anges**

Article paru dans  
le N° 81 de mars 2007

## *Vienne le ciel*

par Philippe Boisnard \* ([libr-critique.com](http://libr-critique.com))

Je profite de la sortie du nouveau livre de Jérôme Bonnetto coécrit avec Claire Legendre, *Photobiographies*, aux éditions Hors-Commerce, pour mettre en ligne la chronique portant sur son précédent livre *Vienne le ciel*, publié aux éditions L'Amourier.

*Vienne le ciel* est un roman. La compréhension première devrait donc porter sur son histoire. Toutefois, ce serait passer à côté de son montage, ou plus précisément d'un travail de développement du récit, lié à la photographie, celle-ci posée tout à la fois comme saisie et comme développement littéral du texte.

Ce qui est au cœur du récit de *Vienne le ciel* tient à un double regard, qui se croisent à partir de la photographie. Deux regards aimant, aimant la même femme, les aimant aussi tous les deux, à la fois amante et mère, amante pour l'un, mère pour l'autre. Le récit de Jérôme Bonnetto s'articule dans ce croisement, met en jeu ce croisement dans la juxtaposition des paragraphes.

Ainsi, on suit, sans trop le savoir pendant un certain temps, ceci troublant avec justesse la perception de l'histoire, à la fois la relation d'amante d'Ada Krocinoava avant la naissance de son fils jusqu'à son accouchement et la relation du fils à sa mère et ceci jusqu'aux derniers instants de vie de celle-ci, jusqu'à cette mort qu'elle lui demande de donner, celle-ci ne pouvant être véritablement sa mère, préférant être femme passionnée demandant la mort à celui qu'elle aime, né de sa chair. Récit qui croise sans le dire deux temporalités disjointes, dont la première est cause de la seconde, disjointes mais qui se rencontrent, comme recto et verso d'une seule existence, celle d'Ada.

Mais derrière l'histoire de cette double passion, celle de deux hommes distincts pour une même femme, selon deux modalités séparées, ce qui se joue c'est davantage la rencontre du regard de ces deux hommes : le premier, l'amant qui photographie, le second, le fils qui regarde les photographies. Le premier "la cadran, la visant d'amour", le second, oubliant, parfois, "l'espace d'un instant qu'il était son fils", ouvrant la boîte de Pandore de ces photographies que l'autre a prises d'elle, sentant alors "à l'intérieur de son ventre les premiers effets de cette bile indélogeable qui lui pourrissait les entrailles et alimentait fiévreusement les limbes infinis de sa solitude".

Les deux hommes sont unis autour de la photographie, deux regards opposés, l'un saisissant la femme dans sa jeunesse, l'autre observant cette saisie une fois l'histoire achevée, une fois la femme, devenue mère et précipitée dans la mort du fait de la pierre qu'il a lui-même jeté sur elle.

C'est donc bien la question de la photographie qui est ici en jeu dans ce récit, photographie qui porte sur la passion de l'altérité, non pas celle seulement du corps, mais celle aussi du temps. Ce roman donnant alors à lire ce qui anime Jérôme Bonnetto, qui loin de seulement écrire sur la photographie, la pratique lui-même, comme nous pouvons le voir sur son site.

La photographie n'est donc pas seulement un prétexte de l'histoire, mais est la médiation poétique de la construction du texte. Toute la force de ce roman comme je vais maintenant l'expliquer tient à sa structure, qui si elle paraît éclatée, cependant est d'une remarquable maîtrise, d'autant plus que le texte est condensé, se développant sur peu de pages.

Le parti pris de Jérôme Bonnetto est d'interroger le regard sur la photographie et la différence qu'il y a entre d'un côté celui qui photographie et de l'autre celui qui regarde la photographie, qui se laisse hanter par son insistante mémoire, sans pouvoir s'y refuser. Une telle perspective supposant alors de lier ces deux regards par un affect intensifiant la relation à chaque fois singulière.

Le premier affect, celui de l'amant, est lié à l'emprise sur une femme. Ce premier, "sans nom", que l'on ne connaît que par l'épreuve sensible d'Ada, est celui qui saisit, qui fixe, qui hypnotise la femme par l'objectif, qui n'a de relation que photographique, disparaissant derrière elle, au sens où Ada si elle l'aime, ne dépeint surtout que cette entreprise répétée de captation d'elle-même, la photographie devenant le seuil initiatique à leurs étreintes. Le second, Alexandre, fils, aimé et aimant, est lié à la mère par un désir que Jérôme Bonnetto décrit comme antérieur à l'inceste. Il ne souffre pas "d'un traumatisme bien connu, d'une pathologie classique mis en lumière par Dr Untel". Leur relation n'est pas œdipienne, elle serait davantage de l'ordre de la surdimension bataillienne du désir. Désir qui, dans le souvenir de sa mère morte apparaissant vivante dans la fixité de la photographie et de la mémoire, le lie au seul passé, à sa répétition : lui-même devient photographe et répète inlassablement une même photographie, toujours au même lieu, avec des femmes qui en ignorent les motifs : saisir ce fantôme diaphane de la mère sous la muraille où elle mourut. Alexandre est "juste un espace et un temps" écrit Jérôme Bonnetto "mais un espace et un temps piégés, retenus et dilués dans un autre espace et un autre temps qui à la fois le précèdent et l'avalent".

La photographie est ainsi le révélateur où l'histoire apparaît, se construit, se découpe, comme les ombres et les lumières apparaissent dans le bain de développement. Et le montage textuel, est ce moment où les différences de lumière dues à l'exposition se dessinent. Cette logique du développement est redoublé par les fragments de l'histoire de la photographie qui viennent s'insérer tout au long du double récit et qui viennent en ponctuer les intensités par des jeux de miroir. C'est selon ce principe qu'est révélée – il me semble – une des clés de l'écriture. Ainsi on peut lire :

"L'obturateur focal ou obturateur à rideau est monté sur la chambre photographique aussi près que possible de la surface sensible ; il se compose de deux rideaux en tissu noir opaque ou de lamelles métalliques, formant une fente de largeur réglable, qui se déplace à une vitesse constante devant l'émulsion, pendant la prise de vue. Cette vitesse de défilement est réglée, selon les types d'obturateurs, par un mécanisme approprié ou par un mécanisme asservi à un système électronique de régulation. Les vitesses d'oturation dépendent de la largeur de la fente de l'obturateur et s'échelonnent de plusieurs secondes à 1/4000 de seconde"(p.31).

Clé de lecture, car clé des fragments, chaque fragment étant en quelque sorte comme la saisie d'un temps de pause de ce qui là, à ce moment là, se déroule. Ainsi, si l'ensemble structuré est à considérer comme un seul et unique tirage, toutefois, ce tirage se déplie lui-même comme un jeu de prises de vue.

Ici cela rejoint les travaux photographiques que fait Jérôme Bonnetto. Lui-même insistant sur la question de la vitesse d'obturation de chaque prise, comme cela peut se voir exemplairement dans *au point*.

*Vienne le ciel* est ainsi – je crois au sens strict – un roman photographique posant la question de la mémoire, de l'image qui hante l'esprit tout en étant de nouveau jouée selon l'artifice de la narration.



## *Vienne le ciel*

par Jean-Marie Barnaud \* (remue.net)

Étrange récit en vérité que *Vienne le ciel*, dont le centre tout à la fois se dérobe et se donne à mesure qu'avance la lecture, dont les lieux ne sont pas vraiment décrits mais seulement interpellés comme symptômes des personnages, les villes en particulier, Prague, Paris, Tokyo, "de Tokyo, Ada ne connaît qu'un hôtel, qu'une chambre", St Pétersbourg ; dont seuls deux personnages ont un nom, Ada et son fils Alexandre, tandis que d'autres, comme l'amant d'Ada et donc le père d'Alexandre, n'existent qu'anonymement...

Étrange récit dont les reprises fréquentes de paragraphes, d'images obsessionnelles comme celle d'un mur, d'une falaise, de pierres grises, donnent le sentiment que le temps s'est comme figé une fois pour toutes dans l'expérience tragique d'un désastre, celui qu'est la vie de cette femme séduite et possédée par un homme violent, à la limite de l'ignoble, et dont elle subit dans une sorte de consentement somnambule la fascination, avant qu'il ne l'abandonne, enceinte, et vivant dans un premier temps cette grossesse comme une blessure.

Résumée ainsi, la trame de ce récit paraîtrait au fond banale, n'étaient les deux points de vue qui lui donnent corps et qui sont la manière originale dont Jérôme Bonnetto tourne les règles traditionnelles de la mise en histoire.

Je signalerai d'abord ces plongées dans l'intériorité des personnages, en particulier au dernier chapitre du livre où s'entrecroisent au style direct la supplication pathétique et monstrueuse d'Ada à quoi répondent les protestations d'amour de son fils, plongées qu'expriment le procédé, un peu forcé peut-être, d'effacement de la ponctuation et de certains repères syntaxiques, et qui laisse entendre la fascination mutuelle, et ici exacerbée, qu'exercent l'un sur l'autre la mère et le fils. Jusqu'à accepter que la mort d'Ada scelle une impensable union.

Mais il y a surtout la passion de la photographie de Jérôme Bonnetto, que signalent plusieurs interruptions du récit, brèves séquences portant sur l'histoire ou sur la technique de cet art, passion que partagent tous les personnages de son livre : l'amant d'abord, très voyeur obsessionnel dans sa façon de saisir Ada dans les situations les plus intimes, Ada elle-même, qui joue avec l'objectif, et Alexandre, le premier qui apparaisse sur la scène du livre, et qu'on voit obstiné à photographier des jeunes filles, "il observait leur visage ébloui par la lumière blanche et la peur de l'objectif puis il appuyait sur le déclencheur souple".

Or, voyez ce qu'écrit Bonnetto du travail du photographe Araki : "Chacune de ses images n'a pas à être "bonne" ou "intéressante". Elles sont accumulées et arrangées par un travail de montage pour créer un réseau de significations complexes".

On comprend bien que ce travail de montage – on pense à Claude Simon – est exactement celui que pratique Bonnetto dans ce livre.

Il s'agit, pour l'auteur comme pour son personnage d'Alexandre, lequel ouvre une "boîte" secrète ayant appartenu à sa mère, boîte pleine de clichés auxquels son regard cherche à donner sens, d'étaler devant soi tous ces instantanés aléatoires, et de trouver l'art de "créer un réseau de significations complexes".

Chez Bonnetto, cette manière, c'est précisément écrire.

Et le réseau est ici réseau d'images, qui tisse en secret la secrète et tragique raison du livre, par exemple ces perpétuels mouvements de chute, qu'on retrouve dans le redondant "cataracte" signalant qu'un cliché a été pris, dans la pluie ou le déluge, signes métonymiques pour désigner Ada, "elle se penche vers le mur, caresse les formes du bout de ses doigts de pluie", dans le suicide manqué de l'héroïne qui se jette dans la Neva, espérant "se perdre dans les flocons phosphorescents de l'eau", mais la Neva gelée la refuse..., dans ce geste

\* Jean-Marie Barnaud  
écrivain, poète,  
directeur de la collection  
"Grands fonds" chez  
Cheyne éditeur  
il est aussi rédacteur  
du site  
remue.net

aliéné de frapper “son crâne pour se creuser un sommeil, une désertion”, un geste dont elle attend de son fils qu’il l’accomplisse pour elle, faisant ainsi sur elle “venir le ciel”, “Oh Alexandre libère-moi de tout cela envoie-moi le ciel.”

Oui, étrange et sombre récit que ce *Vienne le ciel*, et qui ne cesse d’appeler à l’aide son lecteur, tout du long associé à la nécessité d’interroger le secret de ces vies, dont il comprend bien que, comme la sienne, les clichés ne sont que des parcelles figées qui attendent qu’on les parle – ou qu’on les écrive – si l’on veut leur donner du sens.

*Vienne le ciel*, roman, éditions de l’Amourier

par Marcel Alocco \* (PerformArts)

Comme un apprentissage de la photographie. L’art de donner (du modèle) et l’art de prendre de l’auteur... Un rite de possession (“de prises” dit-on pour la photo). L’amour d’une femme (et pour une femme) par l’image, comme par les mots (“révélateurs” dit-on). Un sujet mille fois à saisir, parce qu’insaisissable : il ne s’agit que d’une ombre, un peu de métal d’argent oxydé sur une surface lisse et innocente. Il s’agit de trop de choses pour être arrêté à jamais en un déclic, (“cataracte” dit-il, onomatopée et... malgré tout, brouillage?), “cataracte” les innombrables déclics pour cette femme figée dans des rapports d’ombres et de lumières. Un être humain impossible à composer, une femme. Et qui cependant est toute ici, en cet instant, “de plusieurs secondes à 1/4000 de seconde” de nombreuses fois fixée semble-t-il de façon précaire pour l’éternité. Surface “sensible”, dit-on. “Chambre obscure coincée entre ses deux cuisses”, ou “blanche lumineuse continue éternelle absolue” longue candide silhouette dans le soleil... Femme, mère, regards différents mais “Ada qu’on ne peut qu’aimer. Sans preuve.” Tant est fragile l’image.

Drôle de roman photo, sans photographies, qui n’existe et ne tient que par une écriture originale à la hauteur du propos. L’anecdote serait banale si le découpage photo par photo et l’analyse de chaque plan (sans aucune reproduction!) n’étaient aussi précis et sensibles qu’insolites.

\* **Marcel Alocco**  
écrivain, plasticien,  
critique littéraire à  
**La Strada**  
et **PerformArts**

*Vienne le ciel*, roman, éditions de l’Amourier

par Alain Freixe \* (Basilic N° 24)

Il y a tant de choses que nous ne verrons pas! Tant de nuits à l’intérieur du jour. À rôder en lisière, sur les bords déchiquetés des hommes quand ils aiment. La littérature s’affronte toujours à la même question : comment raconter l’irracontable? Et toujours tentant cela, toujours ses pages nous font entrevoir sinon cette nuit du moins les premières vagues d’une d’entre elles.

Pris entre beauté convulsive des surréalistes et construction maîtrisée du Nouveau Roman, *Vienne le ciel* est un beau récit, beau d’être aussi troublant. Qu’une “mère soit le cadavre d’une femme amoureuse”, si cela ne peut se dire, cela peut s’écrire. Se composer. C’est tout l’art de Jérôme Bonnetto que de bâtir un récit comme une mosaïque où jouent des voix narratives

\* **Alain Freixe**  
écrivain, poète,  
critique littéraire à  
**L’Humanité**  
et rédacteur en chef de  
**Basilic**  
gazette des Amis de  
l’Amourier

multiples. L'effet de brouillage dure peu, très vite on repère les différentes tesselles, leurs couleurs et nuances. Jamais on ne perd le fil du chemin invisible, ligne de fracture interne qui parcourt l'épaisseur et l'obscurité de la vie d'Ada comme dans ces cristaux si transparents qu'on finit par y noyer ses yeux.

Allez, comme de juste, je vais m'exécuter et m'efforcer de répondre aux fameuses questions ; de quoi ça parle ? Qu'est-ce que ça raconte ? Pour le dire vite et j'espère pas trop mal : un photographe – on a son carnet – propose à une jeune femme, Ada, de la photographier tout au long d'un " voyage sentimental " qui va les conduire de Prague à Paris, puis Tokyo, Petersbourg, encore Prague et enfin une ville imaginaire, celle de ce dernier chapitre où se mêlent alors qu'un bateau s'en va emportant l'homme aimé, les voix d'Ada et de son fils Alexandre. Alors pour que vienne le ciel, une mère demande à son fils de la tuer en lui brisant la nuque au moyen d'une pierre, celle-là même qu'il est devenu. Pour que Vienne le ciel, il faudra bien des prières. Des folies. On laissera aux lecteurs le soin de décider s'il viendra ou pas.

Compositeur ai-je dit, monteur aussi bien. Dans ce récit où la problématique photographique, cette folie de l'instantané, cette fraction, ce point de présent déjà enfui se croise avec la problématique littéraire qui se développe, elle, à l'aventure, les éléments se mettant en place chemin faisant – écrire ne saurait se faire qu'au présent. Dans les deux cas, on cadre. On coupe. Comme le tailleur de tesselles. Puis on met en place. On agence. On monte. Douleur et lumière de ce qui tient on ne sait plus trop comment tellement les lignes de narration deviennent souples et comme poreuses. Comme dans ce dernier chapitre où sans le soutien d'une quelconque ponctuation s'impose le rythme qui emporte ce chant d'amour. Et de mort.

